49e ANNÉE (5e SÉRIE) Nº 12 24 MARS 1932

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les Jeudis

Mgr F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

Mgr A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Causerie de l'AMI sur les " Revues "

SOMMAIRE

I. Les *Mémoires* de M. Alfred Loisy. — Les raisons de sa desertion de l'Eglise. — II. Où en est la grosse question des rapports de la Science et de la Foi. — III. Ce qu'il faut penser de la rigidité des lois de la nature, d'après le prince de Broglie et les principes de la mécanique et de la physique nouvelles.

I

Les *Etudes* du 5 février nous ont apporté une étude extrêmement suggestive du R. P. Jules Lebreton, sous ce titre : *La Crise moderniste vue par M. Loisy*. Nous avons déjà une histoire du *Modernisme dans l'Eglise*, due à la plume très avertie de M. l'abbé Rivière, et nos lecteurs la connaissent [1]. De la part de M. Loisy, il ne s'agit nullement d'une réplique à cette Histoire. Bien au contraire, le livre de M. Rivière était, sous bien des rapports, une mise au point. Les modernistes, — ou plus exactement quelques-uns d'entre eux, — avaient déjà donné leur interprétation des faits, et cette interprétation appelait çà et là de sérieux correctifs. M. Loisy avait publié, en 1913, un petit volume intitulé : *Choses passées*. M. Albert Houtin avait fait paraître, la même année, une *Histoire du Modernisme catholique*. Il a laissé en mourant un livre posthume, *Ma Vie laïque*, où il a repris partiellement le récit de la crise et esquissé la figure des principaux chefs du mouvement moderniste. On sait la manière d'Albert Houtin. C'était un esprit profondément aigri ; il exhalait dans ses livres toutes les rancœurs de son âme ulcérée. Il avait conçu pour la religion chrétienne cette haine spéciale qui semble ne pouvoir appartenir qu'aux apostats. Hâtons-nous de dire que ce n'est pas du tout le genre de M. Loisy. Celui-ci fut le premier à se plaindre du ton de l'écrivain qui ne savait pas se hausser au-dessus du langage des plus vulgaires pamphlets. Et il a estimé que la meilleure réponse à faire à certaines allégations d'un homme qui avait trahi sa confiance était de publier lui-même des *Mémoires*.

L'œuvre a paru. Elle est énorme : elle comporte trois gros volumes de grand format et d'impression serrée, totalisant environ 2.000 pages ! [2]

M. Loisy nous expose que, dans l'automne de 1927, travaillant à deux livres, l'un sur la Religion d'Israël, l'autre sur la Naissance du christianisme, il fut arrêté par un accident hémorragique assez grave, qui l'induisit à modérer son travail. « Le classement de ma correspondance, dit-il, me fatiguait beaucoup moins, et j'y avais pris un intérêt croissant. Ainsi préparai-je, et puis commençai-je la rédaction de ces *Mémoires*. » (T. III, p. 545-46). L'œuvre se ressent de cette composition un peu fortuite. L'auteur a aligné les chapitres, sans se soucier beaucoup de l'architecture et de l'unité de son ouvrage. Houtin y apparait tantôt comme un ami dévoué, tantôt comme un traître. Turmel est présenté comme « un des plus grands savants de notre temps » (III, 544, note). Et quinze pages plus bas (561) est justement flétrie « la très spéciale attitude que Turmel avait prise envers l'Eglise, professant extérieurement, très explicitement, les dogmes du catholicisme, et les combattant à outrance dans ses publications. »

M. Loisy a parfaitement conscience de ce qu'il y a d'improvisé dans son travail. Il nous explique ses raisons de publier tel quel : « Le sentiment profond que j'ai de mon extrême fragilité ne me permet pas d'attendre. Tout cela laissé en œuvres posthumes aurait couru le risque de se perdre. Je préfère le jeter tel quel, dans la rue, par la fenêtre, et quelques passants, dans ces temps critiques, le ramasseront peut-être pour leur profit » (III, 395).

Le P. Lebreton caractérise ces *Mémoires* dans les termes suivants : « Leur lecture donne l'impression d'une inondation : le flot monte ; les vieux édifices sont submergés et s'écroulent ; les inondés ne trouvent plus que des abris de fortune, bientôt emportés ; quand le flot a passé, il ne laisse derrière lui que des ruines. C'est un spectacle tragique, mais qui porte sa leçon. Le lecteur la recueillera si son jugement est assez ferme pour se défendre du vertige moderniste ».

Il faut rendre cette justice à M. Loisy qu'il ne cherche pas querelle à ceux qui n'ont pas entravé sa route. Il n'appartient pas à la race des apostats qui éprouvent le besoin de salir ce qu'ils ont adoré. Il a assez de goût pour s'abstenir des basses injures. Après la lecture de son livre *Choses passées*, le baron von Hügel lui écrivait à lui-même pour remarquer que son livre contenait une « ga-

[1] Voir *Ami* 1929, p. 803 et suiv.

[2] Un critique qui a plus d'une fois montré de la sympathie à M. Loisy, M. Bethune-Baker, avoue dans le *Journal of Theological Studies* (1931, p. 443) qu'il n'a pas eu le courage de lire intégralement toute cette prose.

lerie d'ecclésiastiques,... où il ne se trouve pas un seul caractère corrompu ou déchu ». Et Loisy, qui cite cette lettre dans ses *Mémoires,* note à ce propos : « Cela prouverait surtout que je n'ai diffamé personne, non que je n'aie rencontré que des saints. J'aurais bien pu épingler de-ci de-là quelque trait scandaleux, mais sans rapport véritable avec ma propre histoire, et par conséquent étranger à mon sujet. » (III, 365).

Par contre, ceux qui ont été mêlés à la vie de M. Loisy, et surtout ceux qui ont essayé de lui barrer la route, sont traités sans pitié ni égards. « Je tiens surtout, écrit le P. Lebreton, à protester contre l'interprétation donnée sans cesse au rôle de Mgr Batiffol ; M. Loisy s'indigne, et il a raison de le faire, contre Houtin et Sartiaux qui le traitent de « tacticien » ; si jaloux de sa sincérité, il aurait dû respecter celle des autres et reconnaître un adversaire loyal dans celui qu'il représente comme un agent provocateur, un dénonciateur, un politicien. Batiffol est mort ; ceux qui l'ont bien connu, et j'en suis, ont le devoir de le défendre contre ces calomnies ; son humble silence dans sa disgrâce, sa docilité filiale et constamment dévouée envers l'Eglise disent assez sa sincérité. »

On laissera donc ici tout ce qui est étranger à l'évolution de Loisy lui-même. Son témoignage sur ses adversaires est de faible valeur ; ses réactions sont trop passionnées et on doit lui appliquer le jugement qu'il a porté sur l'*Histoire du modernisme* de Houtin : « Impartial, le livre ne pouvait l'être que difficilement, si près des événements ; histoire, pas davantage, et pour la même raison ».

Mais si nous n'acceptons pas ses appréciations sur les autres, son témoignage sur sa propre pensée nous intéresse passionnément, au meilleur sens de ce mot. M. Loisy a été pour nous un confrère. Nous ne pouvons que nous pencher avec charité et miséricorde sur ce cœur sacerdotal. Qu'il nous dise ses raisons : nous le plaindrons, en les pesant dans la juste balance d'une saine philosophie et d'une science prudente et rigoureuse, mais nous n'empiéterons pas sur la souveraine Vérité à qui seule il appartient de le juger. En d'autres termes : ses thèses nous appartiennent, l'Eglise les a condamnées et nous sommes convaincus, nous sommes sûrs qu'elle a eu raison, cent fois raison ; ses intentions sont hors de notre portée, et c'est Dieu qui les jugera.

Alfred Loisy est né dans un petit village de Champagne, à Ambrières [1], le 28 février 1857. Ses parents, des cultivateurs, étaient religieux traditionnellement : « Ma mère, dit-il, observait scrupuleusement les rites traditionnels. Ni les Loisy, ni les Desanlis n'étaient confits en dévotion, mais les uns et les autres avaient des habitudes religieuses, le respect des coutumes ancestrales, comme on l'avait héréditairement dans les bonnes familles de campagne » (I, 13). L'enfant grandit auprès d'un frère et d'une sœur. Sa santé assez chétive le rendait peu propre aux travaux des champs. Son intelligence se révélait curieuse et précoce au collège de Vitry-le-François, puis au collège libre de St-Dizier, ses succès scolaires furent brillants. A la suite d'une retraite prêchée, en 1873, par un jésuite, le P. Stumpf, il fut séduit par la vocation sacerdotale et obtint de ses parents non sans peine la permission d'entrer au Grand Séminaire de Châlons-s-Marne en octobre 1874. Il y apparut timide, réservé, jaloux de son « quant-à-soi » et de son indépendance, — ce qui était le fond de son caractère, — brillant élève, et du reste aussi clerc régulier et pieux. Il semble avoir été médiocrement guidé par ses maîtres. L'Eglise catholique de France manquait cruellement d'un haut enseignement universitaire. Les manuels en usage dans nos séminaires étaient informes et peu sûrs. La préparation philosophique et théologique se faisait, pour les sujets les plus intelligents, un peu au hasard de leurs lectures, en marge de leurs cours. « L'Ange de l'Ecole, dit Loisy, me déconcertait par la hardiesse de ses constructions logiques auxquelles je ne réussissais pas à découvrir un fondement réel ; cependant, il m'intéressait beaucoup plus que ses modernes interprètes, et je le cultivai encore assez longtemps après avoir délaissé les traités de philosophie scolastique, qui m'étaient tombés sous la main » (I, 50).

Il travaillait beaucoup, mais seul. Ce fut un confrère qui l'initia, en 1875-1876, aux rudiments de l'hébreu, mais il en poursuivit seul l'étude. Sa vie spirituelle était toujours fervente. Il essaya d'entrer dans le Tiers-Ordre de S. Dominique, puis il fut reçu dans celui de S. François, en 1877, et la même année il fondait au séminaire, avec quelques pieux confrères, « une association qui aurait pour but d'entretenir chez ses membres, quand ils seraient dans le ministère, la ferveur de la piété » (I, 62). Le 30 juin 1878, — les *Etudes* disent ici : en octobre 1878, ce qui est probablement une méprise, — il recevait le sous-diaconat, et au mois de novembre il était envoyé à Paris pour y terminer ses études théologiques à l'Ecole des Carmes. Tous les professeurs lui déplurent, sans en excepter Duchesne. Sa mauvaise santé l'obligea à revenir, au bout de deux mois, dans son diocèse. Il fut cependant ordonné diacre, le 29 mars 1879, puis prêtre, le 29 juin suivant. Son évêque, Mgr Meignan, le nomma à la petite cure de Broussy, puis à celle de Landricourt. C'est là qu'il reçut plusieurs lettres de Duchesne, le pressant de revenir à Paris. Il se laissa convaincre, Mgr Meignan y consentit, et Loisy se retrouva aux Carmes, le 12 mai 1881. Loisy met ici une certaine complaisance à souligner la ténacité toute champenoise dont il usa pour suivre sa vocation scientifique. Parlant de son vicaire général, qui s'opposait à un retour à Paris, il écrit : « M. Pannet

[1] Dans la Marne, sur les confins de la Haute-Marne.

passait pour le plus rusé des Champenois, mais il y a aussi le proverbe : A Champenois, Champenois et demi. »

Il paraîtrait que Duchesne aurait tenté d'introduire le jeune prêtre dans sa mouvance. Il l'invita à faire un voyage en Allemagne avec ses « deux fils spirituels, » B. Delabroye et P. Batiffol. Loisy refusa. Duchesne lui écrivit avec insistance : « Puisque vous ne voulez pas aller à Fribourg, peut-être consentirez-vous à m'accompagner au mois de septembre, dans une tournée comprenant Aix-la-Chapelle, Cologne, la Hollande et la Belgique... On reviendrait à Paris juste pour la rentrée. » Nouveau refus. Loisy invoqua le mauvais état de sa santé, mais il avoue maintenant qu'il y avait autre chose : « Je ne voulais pas qu'il exerçât sur moi ce que j'oserai appeler une influence d'assimilation. » Duchesne ne se tint pourtant pas pour battu et lorsque Loisy, à la rentrée de 1882, devint professeur d'hébreu à l'Institut catholique, il lui offrit un logement chez lui. Mais « j'aimai mieux, raconte Loisy, émigrer ailleurs. Garantir l'indépendance de mon esprit et de mon caractère était une de mes grandes préoccupations » (I, 114). Voilà certes une belle fierté. Mais Loisy croyait-il qu'il est si aisé de se soustraire à toute influence étrangère ? Il échappait à l'emprise d'un vivant, mais en somme c'était pour tomber sous celle d'un autre et de beaucoup de morts. Sans doute il met une certaine coquetterie à nier les influences allemandes sur son exégèse et l'on peut admettre, avec le P. Lebreton, que « ses négations sur ce point sont trop radicales. » Mais il accuse avec complaisance l'influence de Renan. — Ce nom nous étonne ! Et pourtant dans cet épisode se reflète, douloureusement, cette lacune signalée plus haut dont souffrait alors l'Eglise de France. Si l'on avait fait revenir Loisy à Paris, c'était que l'on manquait à l'Institut catholique d'un professeur d'hébreu. Loisy fut chargé de cette matière. Mais comme il ne possédait qu'imparfaitement les éléments d'un enseignement auquel il s'était préparé seul, on lui conseilla de suivre les cours de Renan ! On avait laissé la grande tradition universitaire catholique s'interrompre, et au moment de la renouer on était contraint d'aller chercher des lumières chez les pires ennemis de la foi catholique ! Sans doute on se flattait que Loisy n'irait demander au célèbre auteur de la *Vie de Jésus* que la connaissance d'une langue où il passait pour maître c'est-à-dire en somme les moyens de le réfuter un jour comme exégète, après s'être mis à son école comme philologue ! Ce fut une démarche fatale. M. Loisy répète à bien des reprises, dans ses *Mémoires*, que Renan fut son vrai maître, et, à vrai dire, son seul maître, en critique biblique.

Ce qu'il admire chez Renan, ce qu'il essaie d'imiter, ce qui se retrouve chez lui, c'est cette sorte de lyrisme attendri et mystique, avec lequel l'ancien séminariste breton encensait une doctrine que sa *science* lui montrait comme une étape désormais dépassée de la pensée humaine. Il semble que Loisy ait été ébloui par cette indulgente philosophie renanienne, où du haut d'une érudition superbement sûre d'elle-même, on daignait traiter, avec une condescendance nonchalante et courtoise, la grande tradition chrétienne, mûre maintenant pour la tombe.

On découvre, dès 1883, dans les « méditations » de vacances de ce jeune professeur de Faculté catholique, — un prêtre de 26 ans, — la trace très nette de cette emprise de Renan. Lisez ce passage, par exemple ; il rappelle étonnamment l'esprit et même le style des *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, qui sont justement de cette année même (1883) :

> « Incomparable maîtresse de vérité, tu n'as plus assez de lumière pour guider la marche d'un siècle éclairé par la science. Tu peux maintenant, comme autrefois Jérusalem, t'asseoir solitaire au milieu de tes murs renversés, et déplorer par l'organe d'un autre Jérémie ta ruine irréparable et le triomphe de tes ennemis. Je sais quels hommes ont créé ton Symbole ; à quoi bon me répéter toujours que tu l'as reçu du ciel ? »

Ces « méditations » de Loisy, il a pris la peine de le dire, « cessent, dans une très large mesure, d'être des oraisons. » Il en fait un dialogue entre son esprit et la vieille Eglise, qui lui paraît un peu tombée en enfance Tout ce qu'elle sait faire, lorsqu'il lui reproche son insuffisance scientifique, c'est de réclamer son obéissance aveugle. Il proteste avec indignation. Et disons, sans hésiter, qu'à son point de vue il a raison. Mais c'est ce point de vue, nous le verrons tout à l'heure, qui nous paraît aujourd'hui passablement présomptueux et même, ne lui en déplaise, naïf !

Ce mot de *présomptueux*, il se le dit à lui-même : « Ecoute-moi, sans m'interrompre, enfant présomptueux, » fait-il dire à l'Eglise... « Peut-être mes docteurs en ce siècle ont-ils été inférieurs à leur tâche et n'ont-ils pas compris qu'il leur était permis d'abandonner les vieilles formules, qu'ils les devaient presque oublier, afin de conserver au monde la substance même de la vérité qui m'est confiée. Dieu me donnera, je l'espère, les hommes propres à cette œuvre, et tu ne pourras plus m'accuser d'ignorance. »

A travers ces lignes, d'un accent si renanien, perce l'ambition secrète du jeune Loisy. Il se croit appelé à réconcilier l'Eglise avec la science moderne, ce qui est excellent et on ne peut plus louable. Mais dans le temps même qu'il se fixe cette tâche magnifique, il pose en principe que sa science est infaillible et que l'Eglise a déjà dévié de la vérité.

Dès lors on se demande la raison d'être de la mission qu'il se donne. Le seul intérêt que nous puissions avoir à lutter pour l'Eglise, c'est que nous voyons en elle le rempart suprême des certitudes religieuses et morales de l'humanité, la forteresse invincible de la vérité rédemptrice. Si elle est faillible, que nous importe son salut ? C'est à la science que doit aller tout notre respect,

tout notre espoir, toute notre ferveur d'attachement. On ne voit pas du tout pourquoi Loisy voudrait « reformer l'Église. » Si elle a besoin de réforme, — doctrinale, s'entend, — c'est qu'elle n'est point divine. Et si elle est purement humaine, il est naturel de mettre de la piété à l'ensevelir, comme faisait Renan, mais il faut avoir l'esprit de *Jeanne la Folle,* la mère de Charles Quint, pour vouloir garder ce cadavre, paré et embaumé, au sein de l'humanité qu'il ne peut plus éclairer. De toute façon, l'entreprise de Loisy est inintelligible, et l'on est bien obligé de conclure qu'il y avait, dans cet esprit si délié et si fin, un manque de vigueur, un excès de souplesse, si l'on veut, une absence de muscles et d'os, pour qu'il ait pu caresser, pendant plus de vingt ans encore, la chimère d'une résurrection du christianisme, au moyen de cet élixir bizarre : « L'oubli des vieilles formules, pour dégager la substance de vérité qu'elles renfermaient. »

Notons donc cette date mémorable : 1883. Loisy écrit avec raison des passages que l'on vient de noter : « L'idée fondamentale de *L'Evangile et l'Eglise* et *Autour d'un petit livre* est déjà dans ces lignes. »

Mais le fin Champenois, qui médite dans les termes que l'on a vus, garde encore vingt ans ses idées de derrière la tête, avant de les déclarer au grand jour ! Beaucoup d'entre nous trouveront que c'est énorme ! Mais la foi ancestrale, fortifiée par la formation pieuse du séminaire, luttait encore dans cette âme troublée. Au début des vacances de 1884, nous trouvons sous sa plume les accents que voici : « Je commence ma retraite avec un sentiment de profonde reconnaissance envers la providence divine, qui, depuis mon sacerdoce, m'a conduit jusqu'à ce jour, à travers mille dangers, sans que ma bonne volonté de servir la cause de Jésus-Christ ait jamais été complètement étouffée. » On sent que les tentations abondent dans cette existence. L'adverbe *complètement* en particulier est d'une éloquence douloureuse. Ces tentations ne concernent que la foi, semble-t-il. Il a toujours devant les yeux « les travaux critiques des Allemands, de Renan. » Il parle de « la transformation de toutes ses idées religieuses et de l'avenir incertain qu'il a maintenant devant lui. » Il se félicite, non sans mélancolie, de s'être engagé dans les Ordres avant d'avoir touché au fruit défendu de la science moderne :

« Si j'avais vu et senti avant d'être sous-diacre, écrit-il, ce qu'il m'a été donné depuis de connaître et d'éprouver, je n'aurais pas eu le courage de me donner à Dieu. La grandeur du sacrifice m'eût effrayé. Je ne compris pas alors à quoi je me vouais. Maintenant, je suis persuadé que je fis bien de recevoir les Ordres ; si j'étais libre, encore à cette heure, je les demanderais. Et pourtant, qui sait ? Il est certain que je devrais les demander... Quoi qu'il en soit, je m'applaudis aujourd'hui de n'avoir eu qu'une conscience très incomplète des obligations que je contractais, des sacrifices que je m'imposais, des luttes intérieures et des difficultés extérieures auxquelles je devais être exposé. Maintenant que je suis enrôlé, je suis décidé à me battre avec courage. Je n'ai aucun regret ; je crains seulement de temps en temps que mes efforts ne soient inutiles et que je ne rende aucun service à la cause dont j'ai voulu être le champion. » (I, 134-135).

On sent que le cœur ici lutte contre l'esprit. Au fond, il n'est pas fier de son Eglise, il la croit inférieure intellectuellement. Il veut combattre, parce qu'il est engagé, parce qu'il a donné sa parole, parce qu'il lui répugne de trahir et de déserter. Il a un fond de fidélité désespérée. Mais son esprit est conquis par l'adversaire. Ecoutez cette navrante prière qui s'échappe de sa plume à cette date (1884) :

« Maître éternel, nous avons besoin de savoir ce que vous voulez de nous... Il faut que je sache ce que vous êtes, ce que vous avez dit, ce que vous voulez. J'ai besoin de le savoir, parce que je dois le dire. Seigneur, me le direz-vous ? Ah ! *le doute n'entre pas dans mon cœur, mais combien sont profondes les ténèbres de mon esprit !* Faut-il, parce que l'homme est borné dans son intelligence, croire le premier venu qui parle en votre nom ? La foi s'en va. Nous ne voyons pas pourquoi, nous ne voulons pas le voir. Le sentiment religieux a presque disparu, c'est vrai ; mais n'est-il pas vrai aussi que la science a fortement ébranlé beaucoup de choses jugées certaines, et divinement certaines, parmi nous ? Nous ne travaillons pas. On nous traite d'ignorants, et on ne se trompe guère... Il faudrait, je le vois bien, pour être en ces temps-ci votre prophète, commencer par être un saint et devenir un savant. Deux conditions bien lourdes ! Mais c'est vrai, ô Dieu ! Aidez-moi, *et dissipentur inimici tui !* » (I, 137-8).

Notons au passage que le jeune professeur prépare alors une thèse de Doctorat en Théologie, où il a dessein d'exposer la doctrine de l'inspiration, d'après la Bible même et les plus anciens Pères jusqu'à Tertullien. Cette thèse, écrite en 1883-1884, ne fut pas acceptée par Mgr d'Hulst. L'auteur y soutenait la *relativité* de la révélation et la nécessité pour l'Eglise d'adapter aux esprits modernes « la vérité substantielle de sa forme surannée. » Et ici, deux choses nous surprennent : comment Loisy a-t-il pu cacher si longtemps, comme nous le remarquions plus haut, des idées qui étaient déjà si arrêtées chez lui et qui ne devaient plus disparaître ? Et quelles sortes d'assurances réussit-il à donner à Mgr d'Hulst pour que le Recteur des Facultés catholiques de Paris ait maintenu en exercice un professeur qui venait lui proposer une thèse dont il réprouvait les principes et qu'il lui demandait catégoriquement de ne pas présenter ? Par quelle aberration, ou sur quelles promesses, Loisy non seulement ne fut-il pas privé de sa chaire de Langues orientales, mais fut-il chargé, à l'automne de 1889, du cours d'Ecriture Sainte ? Dans sa *Vie de Mgr d'Hulst* (I, 476), Mgr Baudrillart dit formellement avoir entendu plusieurs fois le Recteur dire au sujet de M. Loisy, déjà vivement discuté à cette date : « C'est un petit Renan. » Mais il ajoute aussitôt : « S'il l'eût réellement pensé, il est clair qu'il n'eût pas maintenu le professeur dans sa chaire. » Il se croyait donc assuré de la fidélité de M. Loisy. On

est bien obligé de reconnaître que sa pénétration ici fut en défaut. Il y avait alors une telle pénurie de professeurs qu'on gardait ceux que l'on avait, au risque des plus douloureux mécomptes !

Cependant les luttes intimes, le travail, les soucis minaient la santé de M Loisy En septembre 1886, une forte hémoptysie lui imposa un séjour à Cannes. Sa piété s'usait comme ses forces physiques. Il écrit à cette date : « Depuis plusieurs mois, je n'ai éprouvé aucune impression religieuse Depuis ma seconde année de séminaire, les sentiments de la piété ont toujours été contrariés en moi par la crainte de l'illusion. Cette crainte était peut-être une maladie ; toujours est-il qu'elle n'a plus lieu d'être à présent, n'ayant plus d'objet. » (I, 150).

Chose très curieuse et qui l'apparente à un Maurras : lui qui doute de la doctrine de l'Eglise, il croit qu'elle seule est capable d'éduquer moralement l'humanité. Il sépare ainsi arbitrairement la vérité et la vie. Il admet que l'erreur possède une puissance de bienfaisance morale ! Il veut servir l'Eglise et il le dit encore formellement : « Je suis décidé à travailler et à servir l'Eglise, qui a fait et à qui appartient l'éducation de l'humanité... Vouloir fonder quelque chose dans l'ordre moral, en dehors du Christ et de l'Eglise, serait aujourd'hui une utopie » (I, 151) Ce qu'il ne voit pas, c'est que l'autorité morale de l'Eglise tient précisément à la foi en son infaillibilité et aux sanctions divines qu'elle fait voir au dessus de toutes ses prescriptions morales. L'illogisme de sa position intellectuelle éclate dans cette page de ses *Mémoires :*

« Assuré que l'orthodoxie théologique ne pourrait jamais prévaloir, à la longue, contre la vérité scientifique, mais serait obligée de compter avec elle et de s'en accommoder, je ne pensais pas que le fait d'avoir perdu confiance dans la valeur absolue des dogmes traditionnels me disqualifiât pour l'enseignement de l'exégèse dans une Faculté de Théologie catholique. Après tout, n'était-ce pas rendre service à l'Eglise que de l'inviter, de l'aider à se défaire d'une Gnose étroite et surannée, qui compromettait son action morale sur un monde de plus en plus cultivé ? » (I, 175).

Loisy s'imaginait donc et il croit sans doute encore que le dogme de l'Eglise a été construit sans relation intime et nécessaire avec son enseignement moral. Il n'a pas vu le lien étroit qui relie dans le christianisme ces trois choses : le dogme, la morale, le culte. Il a cru que l'on pouvait, disons mieux, que l'on devait 1° convaincre l'Eglise d'erreur, — 2° la remettre dans la voie de la vérité, par une interprétation symbolique des dogmes qu'elle avait toujours entendus au sens littéral, et il a pensé que tout cela pouvait se faire sans ruiner par la base et pour toujours la puissance contraignante de sa discipline spirituelle et la majesté de son divin prestige. On s'étonne en vérité qu'une telle illusion ait pu s'introduire dans un cerveau qui a donné par ailleurs des preuves de solidité et de pénétration !

Ce qui semble plus vraisemblable, c'est que l'âme de ce prêtre était écartelée entre deux tendances inconciliables : la vieille et magnifique pensée de l'apostolat chrétien, qui se résume en ce mot : *servir*, et qui avait été la source première de sa vocation sacerdotale, d'une part, — et son désir tout moderne d'indépendance qui s'effarouchait d'un joug que tant d'autres, avant comme après lui, trouvèrent ou trouveront léger. Loisy avait été grisé par les affirmations hautaines de la « science critique. » Nous verrons tout à l'heure sur quoi reposent ces affirmations et combien le fondement en est aujourd'hui considéré comme discutable.

Avec les idées qu'il nourrissait, l'abbé Loisy devait fatalement entrer en conflit un jour ou l'autre avec l'Eglise et ses chefs. On sait la suite des événements : en 1890, Loisy publie une thèse sur l'*Histoire du Canon de l'Ancien Testament.* Ses opinions personnelles percent à travers cette étude de pure érudition. Le professeur devient suspect. En 1892, il fonde une Revue : *L'Enseignement biblique,* et il y publie ses leçons. Il essuie de vives critiques de la part de la *Revue biblique,* qui vient justement de se fonder aussi. L'abbé Pisani reproche au Recteur de manquer de vigilance sur les travaux et l'esprit de ses professeurs : si un Institut se dit catholique, c'est pour lui une question de loyauté de ne pas trahir la cause catholique et de ne point admettre dans son sein un enseignement qui la desserve. Mgr d'Hulst était très conscient de ce devoir. Son attention fut encore mise en éveil par la décision que prit M. Icard, supérieur de St-Sulpice, d'interdire à ses séminaristes de suivre le cours de M Loisy. Ce professeur n'en affirma que plus haut ce qu'il appelait « les droits et les devoirs de la critique biblique » C'était l'heure où mourait Renan (2 octobre 1892). Mgr d'Hulst en profita pour publier dans le *Correspondant* du 25 octobre un article assez retentissant sur cet écrivain, qui avait exercé, on l'a vu, une si pernicieuse influence sur Loisy. Puis, craignant que les écrits de son professeur d'exégèse fussent mis à l'Index, il crut utile de prendre les devants, en publiant lui-même un imprudent article sur la *Question biblique* (25 janvier 1893). Il entrait ainsi dans un domaine qui ne lui était pas assez familier. Il exposait ce qu'il apercevait des systèmes en présence, de telle façon que l'on pût deviner que lui-même éprouvait une secrète sympathie pour l' « école large, » — ou du moins il donnait l'impression qu'il croyait les principes de cette école compatibles avec l'orthodoxie catholique. Or, l' « école large », dans sa pensée, c'était tout simplement Loisy, qui refusa au surplus de s'y reconnaître. Le bruit causé par cet article fut tel que Mgr d'Hulst fut contraint de battre en retraite précipitamment. Rien ne prouve mieux précisément la difficulté de ces hautes questions, telles qu'elles se présentaient alors, que ces fausses manœuvres d'un esprit aussi vigoureux et généralement aussi précis

que celui du Recteur de l'Institut catholique de Paris. Il se décida à demander à M. Loisy de quitter sa chaire d'exégèse, pour se renfermer dans l'enseignement des langues bibliques.

Mais Loisy ne se résigna pas à se taire. Et il ne sut pas davantage donner sa démission totale du premier coup. Il y a quelque chose de pénible à le voir maintenir des thèses qu'il sait en contradiction formelle avec l'enseignement de l'Eglise, et à persister à se donner comme catholique.

En novembre 1893, il publiait, en atténuant certaines expressions, son cours de clôture du 16 juin précédent. Et dans ce cours, on lisait ces lignes provocantes : « Il ne s'agit plus de savoir si la Bible contient des erreurs, mais bien de savoir ce que la Bible contient de vérité. »

C'était le moment de la rentrée solennelle et de l'Assemblée des évêques. Tout en rendant hommage à la valeur exceptionnelle du jeune professeur, les évêques décident de lui demander sa démission. Cette mesure était juste et nécessaire. Et les éclaircissements que ses *Mémoires* nous apportent ne permettent pas de souscrire à la conclusion que Mgr Baudrillart donnait, en 1912, à l'exposé très objectif et très complet de cette lamentable histoire. On ne peut plus dire en effet « que M. Loisy n'eût point, à cette date de 1893, trouvé la formule de sa philosophie religieuse, » et il est inutile de « se demander si, demeuré alors dans les cadres d'une Faculté de théologie, il fût jamais allé là où il s'est laissé peu à peu conduire [1] ».

Quelle est en effet sa philosophie dès cette époque? Pendant les vacances de 1892, il écrit déjà les lignes suivantes qui sont inspirées d'un panthéisme très explicite : « La permanence des êtres particuliers est incompatible avec celle de l'Etre universel, seul éternel sous ses manifestations successives, qui sont les êtres particuliers. » Quand donc il parle de Dieu et du Christ, il faut bien savoir ce qu'il entend par là : « Dieu existe, dit-il, côté intérieur, éternel, immuable, simple et un du monde extérieur, temporel, changeant et multiple... Le Christ n'est pas une idole. L'humanité tout entière est fille de Dieu. » Mais cela même ne saurait être sacré pour lui, puisqu'il dit encore : « Le premier article de la foi de l'avenir sera la liberté des opinions spéculatives, parce que le développement de l'esprit humain échappe à toute réglementation extérieure, qui donnerait une valeur absolue au fruit de nos réflexions. »

Cette liberté absolue des opinions ne lui apparaît pas comme exclusive de la foi. Il veut au surplus, — par un illogisme certain, — que l'on maintienne comme postulats nécessaires « l'existence de Dieu et la fin morale de l'Univers, le Christ entre ces deux termes », sans nous dire comment il accorde la liberté totale avec cette limitation. Et il est probable que, à choisir entre les trois dogmes si vagues qu'il consent à garder et la liberté qu'il place au-dessus de tout, c'est vers la liberté qu'il ira du premier élan. Il sent bien qu'avec de telles idées il doit se faire une conception toute nouvelle du rôle du prêtre, mais il ne voit pas que cette conception est toute voisine du mensonge social. S'il reste prêtre, c'est parce qu'il se dit qu'il convient de faire « de grands sacrifices aux préjugés traditionnels ». Et comme il ne saurait ignorer que pourtant le sacerdoce doit être « un ministère de vérité et de sincérité », il se délivre de l'objection insoluble qui se dresse devant lui en concluant que « la vie du prêtre est assise sur une contradiction » et que « toute vie en est là ».

Il faut reconnaître qu'il se contente, à cette date, de solutions bien vagues et bien élastiques. De 1894 à 1898, il est aumônier d'un pensionnat de jeunes filles tenu par les Dominicaines de Neuilly. Que prêchait-il à ces jeunes filles ? Evidemment le *Credo* traditionnel. Et pourtant voilà ce qu'il dit de sa propre conviction intime d'alors : « Je n'avais pas retrouvé, je ne pouvais pas retrouver, pour mon propre compte, la foi naïve de mon enfance ; je n'acceptais à la lettre aucun article du symbole catholique, si ce n'est que Jésus avait été « crucifié sous Ponce Pilate » ; mais la religion m'apparaissait de plus en plus comme une force immense qui avait dominé, qui semblait devoir dominer toujours l'histoire de l'humanité » (I, 363). Et tout en ne croyant plus au dogme catholique, cet aumônier de jeunes filles faisait le catéchisme, et publiait certaines de ses homélies dominicales dans la *Revue du Clergé français*. Il vivait donc en double. Orthodoxe dans son enseignement catéchistique et homilétique, il rédigeait, dans le silence de son cabinet, un grand ouvrage sur la *Crise de la Foi dans le Temps présent*, qui ne fut pas publié, sauf quelques chapitres passés dans *L'Evangile et l'Eglise*, et dont les *Mémoires* nous donnent d'importants extraits. Voici par exemple un fragment sur Dieu :

> « Le sens religieux et la conscience morale ont fait les dieux et Dieu, mais avec le concours de la raison, qui n'a pu loger la divinité que dans la perspective où elle voyait l'univers. Comme l'intelligence humaine faisait Dieu à son image, la conscience humaine le composait à sa propre ressemblance. Les dieux et Dieu n'ont jamais été que l'idéal humain, projeté à la limite du réel, où commence l'infini. En ce sens, et dans la représentation que s'en fait l'homme, Dieu est bien ce qu'a dit Renan, la catégorie de l'idéal. » (I, 471).

Et voici un autre fragment sur la science et la foi, qui nous prépare bien à ce que nous dirons tout à l'heure de la position actuelle de ce grand problème :

> « Le monde a deux faces, la face visible, phénoménale, matérielle, directement observable, qui est le domaine de la science, et la face invisible, intérieure, spirituelle, pressentie plutôt que perçue, désirée plutôt qu'observée, qui est le domaine de la foi. L'objet paraît commun et il ne l'est pas, bien qu'il soit au fond le même pour la foi et pour la science ; car la foi et la science ne regardent pas du même

[1] *Vie de Mgr d'Hulst*, I, 487-8.

côté... La foi n'est pas la conclusion d'un syllogisme bien construit, c'est l'intuition certaine et obscure, instinctive et volontaire, respectueuse et confiante, du fait religieux, qui est Dieu révélé en Jésus-Christ et dans l'Eglise. » (I, 471-73).

Si l'on presse tant soit peu cette philosophie nuageuse, on arrive à peu près à ceci : le monde et Dieu, c'est tout un. La face extérieure du monde est celle qui s'offre aux sens et de là aux mensurations mathématiques de la science. La face intérieure, ce qu'on peut appeler indifféremment l'âme du monde, la force intime d'évolution morale qui entraîne les êtres pensants vers leur idéal, Dieu en un mot, c'est tout simplement le *fait religieux*, par où s'exprime la conscience obscure que le monde a de sa marche en avant. Ce fait religieux s'est traduit de la façon la plus puissante dans l'Evangile et l'Eglise. Il est donc vrai en un sens de dire que Jésus et l'Eglise sont ce qu'il y a de plus divin dans l'histoire. Et Loisy, qui croit au fond que l'action bienfaisante de l'Eglise est liée à de nécessaires illusions, consent à se prêter à ces illusions mêmes, en se justifiant par le bien qu'il croit faire aux âmes des simples. A vrai dire, le ministère sacerdotal, en le mettant en contact direct avec les âmes, lui faisait saisir sur le vif cette bienfaisance du christianisme, qui demeurait le seul article sérieux de sa foi chrétienne. Il avait seulement le tort immense de ne pas conclure de cette bienfaisance même, qui lui était si sensible, à la *vérité* absolue de cet enseignement auquel il se prêtait sans y croire.

Ayant admis cette contradiction fondamentale, il n'est plus étonnant qu'il n'ait pas sourcillé devant une autre encore plus grave, mais qui ne diffère en somme de la première que par le *degré*. Ce prêtre qui prêchait sans avoir la foi, simplement parce qu'il admettait la bienfaisance morale de la prédication traditionnelle, fut amené à ambitionner l'*épiscopat* lui-même et à faire des démarches formelles pour y parvenir. C'est lui qui nous rapporte les détails qui vont suivre.

Rappelons d'abord que ce fut une raison de santé qui l'obligea à résigner ses fonctions d'aumônier à Neuilly. En 1900, il accepta de faire un cours à la Section des sciences religieuses, à l'Ecole des Hautes-Etudes. Cette section est alors sous l'influence d'un groupe de protestants, qui lui montrent une certaine défiance, parce qu'ils le trouvent encore trop déférent pour ses supérieurs ecclésiastiques. Et c'est en 1902 qu'il est proposé pour le siège épiscopal de Monaco, l'année même où il publie *L'Evangile et l'Eglise*, que devaient suivre *Autour d'un petit livre*, et *Le quatrième Evangile*, mis en vente le même jour (6 octobre 1903), puis plus tard les *Evangiles synoptiques* (1907 1908).

Un journaliste, Cornély, sollicité, semble-t-il, par Mgr Lacroix, avait recommandé Loisy au prince de Monaco. Ce prince, dit Loisy, « s'avouait incroyant, mais il reconnaissait l'importance sociale de la religion et du ministère ecclésiastique. » Il y avait de ce chef des affinités entre lui et le candidat qu'on lui proposait pour l'évêché de Monaco. Il le fit venir et Loisy lui plut. Dans le même temps, Alexandre Bérard avait parlé de M. Loisy au Directeur des Cultes, M. Dumay, pour St-Jean-de-Maurienne. Dumay fait venir aussi Loisy. « Nous pouvions compter, lui explique-t-il, sur l'opposition de Rome, mais aussi sur l'obstination du président du Conseil (Combes), qui était homme à faire la nomination sans accord préalable, pour obliger le Vatican à l'accepter après coup. » (II, 143).

Et non seulement Loisy consent à entrer dans les combinaisons de Dumay et de Combes, mais il fait des démarches pour faire appuyer sa candidature en cour de Rome. Il écrit à M. Goyau, puis au cardinal Matthieu, qui est alors cardinal de Curie. Ses *Mémoires* donnent les pièces. La lettre au cardinal a déjà été publiée dans *Choses passées*. Les termes en sont curieux, mais il est difficile de ne pas la trouver regrettable, pour ne rien dire de plus :

« Il y a maintenant, dans le jeune clergé, un mouvement d'idées qui peut être inquiétant, parce que personne ne le dirige, et qu'on ne peut néanmoins songer à arrêter net, parce qu'il résulte des circonstances. Dans la position qui m'a été faite par des mesures qu'il est inutile de rappeler, je ne suis pour ce mouvement qu'un excitant, et je ne puis être un modérateur... Avec la meilleure volonté du monde, je ne puis pas faire que mon cours à la Sorbonne soit autre chose qu'une initiation technique à une science que tous mes auditeurs ne sont peut-être pas en état de porter. Quoique l'on ait fait tout le possible pour empêcher les ecclésiastiques d'y assister, mon auditoire ne s'en recrute pas moins abondamment dans le clergé. Si donc mon intérêt personnel est de rester à Paris, je ne sais pas si, au point de vue de l'intérêt catholique, il ne vaudrait pas mieux que j'en fusse éloigné. Je travaillerais tranquillement avec le sentiment d'une autre responsabilité que celle du savant, et mes antécédents peuvent, je crois, prouver suffisamment que je saurais comprendre et pratiquer les obligations d'un pasteur d'âmes. En écartant persévéramment ma candidature, ce n'est pas à moi qu'on a chance de faire tort, mais peut-être bien à la paix commune. » (II, 146-47).

M. Loisy sent fort bien, à l'heure actuelle, ce que le ton de cette lettre renferme de déplaisant, au point de vue purement humain. En termes à peine voilés, il disait : « *Donnez-moi une mitre et je me tais.* Si au contraire vous me la refusez, gare à vous ! » Il commente maintenant en ces termes cette sorte d'ultimatum : « Ceci n'était pas dit en manière de menace, et ce fut plutôt une *prophétie inconsciente* (?!) ; mais il eût fallu trouver quelqu'un pour le dire, en me dispensant de l'écrire. »

Pour nous, ce que nous trouvons de plus triste en cette affaire, c'est que M. Loisy ne semble pas sentir à quel point il était révoltant pour la conscience chrétienne de voir un homme qui ne croyait plus à un seul article du Symbole, « si ce n'est que Jésus a été crucifié sous Ponce-Pilate, » briguer l'épiscopat ! Comme le dit très justement

le P. Lebreton, « s'engager dans ces conditions à « pratiquer les obligations d'un pasteur d'âmes, » c'est oublier que le premier de ces devoirs c'est la foi. »

La nomination de Loisy à un siège épiscopal aurait été un véritable scandale. Il fut épargné à l'Eglise. Le 17 janvier 1903, le cardinal Richard condamnait *L'Evangile et l'Eglise*. Tous ceux qui étaient alors en cours d'études ecclésiastiques se souviennent de l'émotion considérable soulevée par ce petit livre. Celui qui écrit ces lignes en peut témoigner. Au Séminaire Français, où il se trouvait alors, les jeunes prêtres qui achevaient la préparation de leurs grades théologiques emportaient la mince brochure à couverture rouge, et tout le long de la *passeggiata* quotidienne, ils en discutaient passionnément les thèses essentielles. Au cours du P. Billot, le mot d'*hérétique* fut prononcé sans ambages : nouvelle occasion d'émoi et de discussions haletantes. On attendait la décision des chefs de l'Eglise. Un décret du Saint-Office inscrivait au catalogue de l'Index, à la date du 16 décembre 1903, les trois plus récents ouvrages de Loisy : *L'Evangile et l'Eglise*, *Autour d'un petit livre* et *Le Quatrième Evangile*. Qu'allait faire Loisy ? Soumission ou rébellion ? Le monde catholique attendait, anxieux. On vit alors à quel point cette âme de prêtre était partagée. Il n'eut pas le courage de l'option cruelle qui s'imposait. Il chercha dans la souplesse vraiment un peu décevante d'un esprit fertile en ressources le secret de formules ambiguës qui ne cédaient rien, en ayant l'air de tout accepter. Il écrivit au cardinal Merry del Val, le 11 janvier 1904 :

« Je reçois avec respect le jugement des SS. Congrégations et je condamne moi-même dans mes écrits ce qui peut s'y trouver de répréhensible. Je dois néanmoins ajouter que mon adhésion à la sentence des SS. Congrégations est d'ordre purement disciplinaire. Je réserve le droit de ma conscience, et je n'entends pas, en m'inclinant devant le jugement rendu par la S. Congrégation du Saint-Office, abandonner ni rétracter les opinions que j'ai émises en qualité d'historien et d'exégète critique. » (II, 313).

Et comme on lui fit savoir que cette formule de soumission était contradictoire dans les termes, il en produisit aussitôt une seconde, en écrivant au même cardinal, le 24 janvier :

« Je regrette vivement que le Saint-Père n'ait point jugé suffisante l'adhésion que j'ai donnée aux décrets des SS. Congrégations... J'accepte, Monseigneur, tous les dogmes de l'Eglise, et si, en exposant leur histoire dans les livres qui viennent d'être condamnés, j'ai, sans le vouloir, émis des opinions contraires à la foi, j'ai dit et je répète que je condamne moi-même, dans ces livres, ce qui, au point de vue de la foi, peut s'y trouver de répréhensible. » (II, 332).

Le 28 février 1904, nouvelle lettre, cette fois au Pape lui-même :

« Très Saint Père, je connais toute la bienveillance de votre Sainteté, et c'est à son cœur que je m'adresse aujourd'hui. Je veux vivre et mourir dans la communion de l'Eglise catholique. Je ne veux pas contribuer à la ruine de la foi dans mon pays. Il n'est pas en mon pouvoir de détruire en moi-même le résultat de mes travaux. Autant qu'il est en moi, je me soumets au jugement porté contre mes écrits par la Congrégation du Saint-Office. En témoignage de ma bonne volonté, et pour la pacification des esprits, je suis prêt à abandonner l'enseignement que je professe à Paris, et je suspendrai même les publications scientifiques que j'ai en préparation. » (II, 351).

Enfin, le 12 mars 1904, il écrivait plus simplement et plus nettement encore au cardinal Richard : « Monseigneur, je déclare à votre Eminence que, par esprit d'obéissance envers le Saint-Siège, je condamne les erreurs que la Congrégation du Saint-Office a condamnées dans mes écrits. » (II, 367).

En apparence, cette fois la soumission était complète. Et pourtant, Loisy entendait garder toutes ses opinions personnelles. Espérait il encore une nomination épiscopale, comme prix de sa docilité ? Ce serait une explication peu honorable. Et pourtant, comment comprendre les aveux que nous apportent ici les *Mémoires ?* « Jamais, écrit M. Loisy, je ne me suis pardonné à moi-même cette déclaration absurde et apparemment louche. Jamais non plus je ne l'ai pardonnée aux autorités qui m'y avaient pour ainsi dire acculé » (II, 369). — Mais non, pauvre cher confrère, cette déclaration n'était pas absurde et elle n'avait en apparence rien de louche, si elle était sincère. Qui vous obligeait à la faire, si elle n'était pas conforme à vos sentiments intimes ? Vous ne pardonnez pas à ceux qui vous y ont « acculé, » dites-vous ? Un homme n'est jamais acculé au mensonge. C'est vous, hélas ! qui acculiez vos supérieurs à la douloureuse obligation d'obtenir une déclaration « simple, sans cornes ni dents, » comme disait Luther à la Diète de Worms, le 18 avril 1521. Mais comme votre déclaration ne répondait pas à votre pensée, il était inévitable qu'elle portât avec elle son châtiment, comme l'avouent ces phrases des *Mémoires :* « Les quatre lignes que j'écrivis, le 12 mars 1904, au cardinal Richard ont contribué tout autant, sinon plus, que la lettre de Pie X à me détacher de l'Eglise. Elles ne m'ont pas humilié que devant le Saint-Office ; elles ont mal impressionné beaucoup d'honnêtes gens à l'estime desquels je tenais ; elles m'ont diminué à mes propres yeux. » (II, 369).

A partir de ce moment, les troubles grandissent de jour en jour dans son âme. Il note, le 10 mai 1904 : « Ce matin, en récitant les prières du Missel, j'avais presque le désir que ce fût pour la dernière fois. Crois-je encore assez pour me dire catholique, et ce que je crois est-il catholique ? » Deux jours plus tard :

« Je reste dans l'Eglise pour ne pas troubler certaines âmes ; mais je trouble joliment la mienne... Il me paraît assez clair que, si je crois à quelque chose, je ne crois pas à ce que l'Eglise enseigne, et que l'Eglise n'est pas disposée à enseigner ce que je crois. Puis-je y rester honnêtement ?... Pie X, qui est le chef de l'Eglise catholique, m'excommunierait

très résolument, s'il savait que je tiens la création pour un pur symbole métaphysique, la conception virginale et la résurrection pour de purs symboles moraux, et tout le système catholique pour une tyrannie qui s'exerce au nom de Dieu et du Christ contre Dieu même et contre l'Evangile. » (II, 536-7).

Cependant, la miséricorde divine tiendra compte à M. Loisy, nous l'espérons, d'avoir fermement résisté alors aux ennemis déclarés de l'Eglise qui cherchaient à l'embrigader. Il gardait pour lui les aigreurs qui s'accumulaient dans son âme en détresse. Ni M. Caillaux, ni Desjardins, ni Houtin ne purent le détourner de sa résolution de réserve. On ne doit pas blasphémer un ancien amour. M. Loisy le comprenait, tout en sentant s'évanouir en soi cet amour, qui avait été si fort au temps de sa jeunesse cléricale.

Note du 27 septembre 1906 :

« Mon attitude me paraît être de plus en plus une pure comédie, ainsi que le prouvent les petites réflexions que je me suis mis à écrire sur la dernière Encyclique du Pape et sur les évêques. Quand on a ces sentiments, l'on n'est plus catholique, et, si l'on est prêtre, on doit s'en aller. Et cela ne m'empêche pas d'avoir envoyé lundi une lettre fort révérencieuse à l'évêque de Chartres pour le renouvellement de l'indult romain, qui m'autorise à dire la messe chez moi. L'on devrait bien m'octroyer une défense au lieu d'une permission. Les raisons de rester sont fragiles et obscures, les raisons de partir sont solides et nettes. » (II, 485).

« L'on devrait bien m'octroyer une défense... » Il désirait donc au fond qu'on l'obligeât à partir, à prendre cette résolution qu'il reconnaissait nécessaire et logique et à laquelle il ne pouvait se décider. Les angoisses étaient si fortes en son cœur, qu'il écrivait, le 1er novembre 1906 : « Il y a des moments où je doute de ma raison. » Il avait dit la messe, ce matin-là. Ce fut la dernière fois. Des hémorragies intestinales l'empêchèrent de la célébrer les jours suivants. Le 11, il recevait de l'archevêché une réponse qui lui donnait à entendre que l'indult ne serait pas renouvelé. Le 21, il écrivait à von Hügel : « Comme l'issue de la négociation ne paraît pas douteuse, je préfère ne pas recommencer à célébrer la messe. Si je ne dois pas la dire, les gens du pays ne s'en apercevront pas tout de suite, et je préfère ménager les transitions. »

Peu après, il quittait Garnay pour se retirer à Ceffonds [1]. C'est là que lui parvint l'excommunication portée par le Saint-Office, le 7 mars 1908. Il quitta l'habit ecclésiastique. Au début de 1909, il obtenait une chaire d'Histoire des Religions au Collège de France, où il donna sa leçon d'ouverture le 3 mai 1909. Il eut des succès académiques. Il a publié de nombreux ouvrages, d'innombrables articles de critique ou d'histoire. On a célébré, en 1927, ses 70 ans par un Congrès auquel des savants en foule ont pris part. Et pourtant, note le P. Lebreton, « le troisième volume des *Mémoires*, consacré à cette période, est de tous le plus triste ; l'existence scientifique se prolonge : elle est sans but. Le sentiment religieux est encore vivace ; ne pouvant plus se nourrir du christianisme abandonné, il cherche un aliment dans la religion de l'humanité. M. Loisy a renoncé au Symbole apostolique ; hanté par son souvenir, il imagine ce nouveau Symbole :

« Je crois en une seule humanité, mère et créatrice de tous les biens matériels et spirituels ;
Et au devoir-droit, son Fils unique, *Deum de Deo, Lumen de Lumine ;*
Et à l'amour-dévouement, *qui ex matre Filioque procedit*, et par lequel l'humanité fait une société, *unam, sanctam, catholicam et apostolicam Ecclesiam ;*
Et nous attendons *resurrectionem mortuorum*, la réalisation de leur idéal, et *vitam venturi sæculi*, et nous travaillons à l'avènement de siècles plus heureux que le nôtre ; *Amen.* »

Ce *Credo* d'une si lamentable pauvreté fut le fruit d'une méditation de M. Loisy, le 1er janvier 1917 (en pleine Guerre !). Il fut publié dans le livre sur *La Religion*, paru cette même année. Des lecteurs en furent choqués. L'auteur le supprima dans sa seconde édition. Il le reprend dans ses *Mémoires* et il y joint cette réflexion passablement sceptique, quant au résultat pratique : « C'est très beau, il n'y a plus qu'à mettre la chose sur pied » (III, 335 36).

Beaucoup seront tentés de voir dans ce nouveau Symbole une parodie sacrilège du Symbole catholique. Il sera plus juste d'y trouver le témoignage de la détresse d'une âme, en qui la foi a laissé un vide affreux et qui ne peut plus couler ce qui lui reste d'enthousiasme et d'idéal que dans le moule même, dessiné en creux, pour ainsi parler, par l'abandon et l'arrachement d'un passé si cher et si sacré !

Tout ce qui précède nous a donné le spectacle terrifiant de la lutte en un même cœur des certitudes de la foi et des prétendues certitudes de la science. M. Loisy a été victime d'un mirage. Il est d'une génération qui a cru passionnément et, pourquoi ne pas le dire ? *naivement*, à l'infaillibilité de la science. Il est le fils spirituel de l'auteur de ce livre d'une incroyable fatuité qui a pour titre : *L'Avenir de la Science*, et dans lequel on trouve, par centaines, des phrases aussi follement présomptueuses que la suivante : « L'œuvre universelle de tout ce qui vit étant de faire Dieu parfait, c'est-à-dire de réaliser la grande résultante définitive qui clora le cercle des choses par l'unité, il est indubitable que la raison... prendra un jour en main l'intendance de cette grande œuvre et, *après avoir organisé l'humanité, organisera Dieu* [1]. »

Que ces idées actuellement nous semblent enfantines et vieillottes à la fois !

En somme, ce que Loisy, après Renan et les scientistes allemands, appelait « la Science, » c'était tout simplement une philosophie et la plus contestable de toutes. Si M. Loisy mutile, à sa

[1] Dans le diocèse de Langres, à quelques kilomètres de son pays natal.

[1] Renan, *Avenir de la Science*, p. 37.

fantaisie, nos magnifiques textes évangéliques, s'il pose sur telle ou telle page l'étiquette « authentique, — primitif, — interpolé, — légendaire, — idéalisation postérieure, » etc., etc., ce n'est jamais pour des raisons proprement « scientifiques, » c'est-à-dire pour des raisons de critique textuelle, démontrant que l'état premier du texte a réellement été modifié, mais c'est au nom d'un prétendu « sens critique, » dont la source secrète est le principe de « l'impossibilité du miracle et du surnaturel. » Ce principe, il avait été formulé brutalement par Renan, à maintes reprises. *L'Avenir de la Science* (composé en 1848, et publié en 1890) dit en propres termes : « La croyance à une révélation, à un ordre surnaturel, c'est la négation de la critique... La croyance au miracle est, en effet, la conséquence d'un état intellectuel où le monde est considéré comme gouverné par la fantaisie et *non par des lois immuables* » (p. 46). Et encore : « Ce n'est pas d'un raisonnement, c'est de tout l'ensemble des sciences modernes que sort cet immense résultat : *Il n'y a pas de surnaturel* » (p. 47). Pour Loisy comme pour Renan, si l'on a cru au miracle, c'est que pour les « primitifs » le miracle est parfaitement naturel. Ni l'un ni l'autre ne semble avoir vu l'absurdité foncière de cette affirmation. Car pourquoi « ces primitifs, » — les apôtres, dans le cas, — voyaient-ils dans le miracle un « signe, » la preuve de l'intervention divine, la source même de la foi, s'ils n'avaient eu l'idée que la nature obéit à un *ordre inviolable*, au-dessus duquel Dieu seul se place, et en dehors duquel Dieu seul peut agir ? En d'autres termes, comment admettre un ordre « surnaturel » si l'on ne commence par admettre un ordre « naturel » ?

Mais passons sur cette première difficulté. En quoi « l'ensemble des sciences modernes » peut-il nier la *possibilité* du surnaturel ?

C'est ce que nous allons demander à un homme de science.

II

Justement M. André George, savant et catholique connu, traite dans le *Correspondant* (10 février 1932) de *Quelques aspects actuels du Problème « Science et Foi. »*

Notez d'abord le libellé volontairement modeste de ce titre d'article. Quand nous n'aurions appris que cela, en ces vingt dernières années, ne serait-ce pas déjà énorme : ne pas faire parler la Science hors de ses limites, — ne pas faire d'elle une pourfendeuse des mystères, — ne pas prononcer en son nom de sentence définitive et péremptoire !

Il est étrange et pénible de noter qu'au moment même où M. Loisy sacrifiait sa foi chrétienne aux prétendues exigences de la Science, ce qu'il appelait du nom de Science se révélait en grande partie chimérique et illusoire, et cela par les savants eux-mêmes.

Ecoutons M. André George. Il commence par montrer que la question « Science et Foi » n'est plus considérée comme aussi facile qu'elle l'était il y a vingt ans. Nous ne sommes plus au temps où Berthelot, dans la préface de son livre sur *Les Origines de l'Alchimie* (1885), lançait cette affirmation formidable et catégorique : « Le monde est aujourd'hui sans mystères. » Nous ne sommes plus à l'époque où l'on pouvait dire d'un romancier comme Zola qu'il avait non seulement la foi, mais la *superstition* de la Science. Aujourd'hui, Paul Morand écrit, à propos du dramaturge américain O'Neill : « Dans *Dynamo*, sa dernière pièce, il se demande si la Science remplacera Dieu, — *sorte de problème que personne, en Europe, ne se pose plus depuis vingt ans* [1]. »

Et M. George écrit à son tour : « Il faut, à coup sûr, une extrême audace pour engager la partie. Elle exige des forces qu'il est assez ridicule de se supposer, avant une longue expérience et l'acquis d'un grand savoir. Et moins que tout autre, je n'aurais décidé, récemment encore, que l'instant eût sonné d'intervenir. Ayant été invité à le faire, et de la part de divers groupements scientifiques, il me fallut, malgré que j'en aie, me jeter à l'eau, — c'est-à-dire lier de simples réflexions éparses, nées chemin faisant, le long d'un chemin de science parcouru par un homme de foi. » Nous aimons ce ton-là ; ce n'est plus celui des grands matamores de jadis. M. George va procéder par des constatations d'envergure limitée plus que par des affirmations à grand tapage. La Science a compris enfin le « *Ne, sutor, ultra crepidam !* »

Le plus grand théoricien du travail et de l'esprit scientifique, à l'heure actuelle, est le philosophe Emile Meyerson. On peut d'autant mieux invoquer son autorité qu'il est lui-même dénué de toute inquiétude métaphysique et étranger à toute foi positive. Il est par ailleurs universellement reconnu comme l'esprit le plus puissant, le plus original, le plus précis, dans la méthodologie des sciences. Cette prééminence lui est reconnue aussi bien par des savants français, tels que Langevin, que par des étrangers, tels que Lichtenstein, le mathématicien de Leipzig, et Einstein.

Or, quelles sont les théories de Meyerson sur le but et la méthode de la Science ? Ecoutons :

> « Contrairement à l'affirmation des positivistes, jamais la Science ne s'est contentée d'observer ou de prédire les faits, d'en dégager les lois, sans tenter de les expliquer, d'en rechercher les causes. Cette explication, l'esprit humain la poursuit en réduisant le *divers* à l'*identique* ou, si l'on veut garder le langage platonicien, l'*Autre* au *Même*. La Nature se plie en partie, — mais en partie seulement, — à ce moule que veut lui imposer la raison. Mais elle s'y dérobe pour une part et cet irréductible, c'est l'*irrationnel*, — ce qui heurte la raison et à quoi la raison se heurte, réaction du réel contre l'intruse. »

Ainsi la Science aboutit à démontrer qu'il y a de l'*irrationnel* dans la Nature même, ou en d'autres termes qu' « Il y a plus de choses, au ciel et sur terre, Horatio, que l'on n'en rêve dans votre philosophie, » suivant le mot fameux de Shakespeare, dans *Hamlet*.

[1] *New-York*, par Paul Morand, 1930.

Que reproche-t-on en somme aux croyants ? Le reproche capital, c'est d'accepter l'*irrationnel*. « Gens arriérés, nous nous opposons ainsi au sens unique de l'esprit moderne, de la science, qui ne vivent, au contraire, que du rationnel et dans le rationnel. » Or, ce reproche est sans aucun fondement. Car, « bien loin d'être rejeté par le savant comme antiscientifique, l'irrationnel est incorporé à la science, au même titre que le rationnel. La science totale comprend l'un et l'autre. »

Et notez bien que par *irrationnel* les savants actuels n'entendent pas ce qui n'est pas encore connu, mais que l'on doit espérer connaître un jour ; pas du tout ! Ils veulent parler d'une « opposition foncière aux règles de la raison, » d'une opposition qui serait de tous les temps et de tous les lieux. « On ne saurait donc prétendre que les irrationnels n'apparaissent tels que par rapport à un état donné de la science, et qu'un état futur de la science pourrait les réduire. »

L'exemple-type donné par Meyerson est celui du principe de la dégradation de l'énergie, appelé communément « principe de Carnot. » Il marque essentiellement une *irréversibilité*, la chute d'eau qui ne remonte jamais, la brique tombée qui ne revient pas d'elle-même à l'échafaudage. Poincaré notait déjà que ce principe s'exprime par une inégalité et que c'est un cas unique dans la science. Tous les autres principes de la science sont « conservateurs » ; celui-là seul se solde par une perte continue. Le principe de la *conservation de l'énergie* est éminemment rationnel ; mais le principe de la *dégradation de l'énergie* est éminemment irrationnel. Et tous deux font partie de la Science. Le premier conclurait à un monde éternel ; le second suppose la création. Meyerson a établi magistralement le caractère *irrationnel* de ce grand principe de la science moderne, qui du reste ne l'a accepté que timidement et péniblement [1]. Mais voyez les conséquences :

« Si, avec tant de savants contemporains, l'on admet la thèse meyersonienne, ne semble-t-il pas que soit fort ébranlée l'une des principales barrières dressées entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux ? Dans son domaine d'élection, la raison se heurte à son contraire et compose avec lui. La science se fait en partie de raison, en partie d'éléments opposés à la raison. La démarche de l'esprit religieux n'est pas différente. Non point certes, que les deux soient superposables, hâtons-nous de le dire. L'irrationnel religieux est plus fort, — est-il besoin de le rappeler ? — le miracle par définition transcende la science, elle ne peut rien sur lui, qui échappe à toute explication scientifique, cette explication fût-elle comprise dans la zone irrationnelle de la science. »

Bref, « le savant n'a pas à s'étonner de trouver de plus en plus d'irrationnel dans le domaine religieux, puisqu'il en trouve déjà dans le domaine scientifique. »

[1] Principaux ouvrages de Meyerson : *Identité et réalité*, Alcan, 1908 ; — *De l'Explication dans les Sciences ;* Payot, 1921 ; — *La Déduction relativiste*, Payot, 1925 ; — et couronnant le tout : *Du cheminement de la Pensée*, Alcan, 1931.

Ajoutons à ces explications de M. George, parlant en tant que savant, que pour nous le miracle n'est nullement de l'irrationnel pur, puisqu'il a un rôle rationnel à jouer dans la naissance de la foi. Il est irrationnel à un degré donné de connaissance, parce qu'il appartient à un degré supérieur, absolument comme l'irrationnel reconnu par la science appartient à un intelligible d'ordre supérieur à la raison humaine. Si l'on veut une comparaison simple, et même simpliste, faisant comprendre tout ceci : supposons que l'ensemble des choses intelligibles atteigne 1.000° de hauteur, au thermomètre de l'intelligibilité. Il est aisé de comprendre que pour l'intelligence qui ne sera apte qu'à embrasser 100° d'intelligibilité, il y aura au-dessus d'elle 900° d'irrationnel, qui ne sont pas pour autant de l'inintelligible pur, mais qui passent tout simplement sa portée à elle. C'est ainsi que l'irrationnel reconnu par notre science n'est pas de l'inintelligible pour l'intelligence divine, à qui tout est clair et de qui tout tire son intelligibilité même. Si bien que tout se ramène à dire en somme : Dieu est Dieu, et l'homme n'est que l'une de ses humbles créatures. La science, en reconnaissant qu'il y a des choses qui la dépassent, conduit donc directement à Dieu et elle laisse la porte ouverte au surnaturel religieux.

Mais ce n'est pas seulement de l'irrationnel que la raison scientifique découvre et admet, c'est aussi du *mystérieux*. L'irrationnel, c'est une contradiction apparente : dégradation de l'énergie en face de conservation de l'énergie, par exemple. Le mystérieux, c'est ce que nous n'arrivons pas à saisir dans sa réalité profonde. C'est l'opposé du *clair :*

« Remarquez tout de suite, dit fort bien M. George, qu'à l'école primaire tout est *clair*, que, dans l'enseignement secondaire, on apprend couramment ce que c'est que l'*énergie*, alors qu'à l'étage au-dessus on en est encore à se le demander... Mais creusons plus avant. Je veux dire que le dernier progrès de la science va plutôt dans le sens du mystérieux que du clair. L'idée qu'un immense génie, tel Laplace, un esprit profondément scientifique et philosophique à la Cournot, ou un très grand savant comme Berthelot, se faisaient de la science nous semble désormais simpliste, et si j'osais, je dirais un peu primaire. »

Pourquoi ? Parce qu'ils croyaient à la possibilité de réduire tous les phénomènes de la nature à des formules mathématiques relativement simples. Ils croyaient à la vertu scientifique de la simplicité. Ils avaient dressé une doctrine qui posait en principe le déterminisme rigoureux et universel de la nature. C'est même cette doctrine, passée à l'état de certitude de la science à la philosophie et de la philosophie à la critique religieuse, qui formait le rempart principal, — rempart censé insurmontable, — contre la possibilité du miracle. On nous représentait un réseau serré de lois absolues, dont les mailles ne pouvaient, disait-on, laisser passer le surnaturel. Cette doctrine, qui était à la base de ce qu'on nommait

« l'esprit scientifique », a été formulée notamment par le fameux Laplace, dans son *Essai sur le calcul des probabilités,* en cette phrase justement célèbre : « Une intelligence qui, pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée et la situation respective des êtres qui la composent, si, d'ailleurs, elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule le mouvement des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome ; rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé serait présent à ses yeux. »

Or, si le déterminisme des choses est si rigide, c'est donc que le fond même de l'Etre éternel est soumis à un fatalisme inexorable. De là à remplacer le Dieu-Père du christianisme par l'AXIOME éternel qui se prononce au plus haut de l'éther et dont le déroulement inflexible régit tous les êtres comme tous les événements, il n'y a qu'un pas.

Eh bien ! cette conception d'un Laplace et qui fut aussi celle d'un Taine, comme d'un Berthelot, est maintenant périmée. Déjà Fresnel disait que « la Nature ne s'est point embarrassée des difficultés d'analyse. » Mais il pensait encore qu'elle a évité « la complication des moyens ». Les savants d'aujourd'hui s'aperçoivent qu'elle ne s'est embarrassée de rien du tout. « Nos difficultés de représentation physique ne lui donnent pas plus de soucis que nos difficultés de calcul. » Et quant à ses moyens, ils se révèlent étrangement moins « simples », — du moins à notre pauvre raison, — qu'on ne l'a dit longtemps. L'un de nos maîtres, le grand physicien Paul Langevin, faisait un jour cette remarque profonde que la Nature a l'air de nous présenter les choses par le « mauvais bout », par le côté complexe, qui, devenu familier, paraît simple. Or, le familier ne se confond ni avec le simple, ni avec le rationnel Qu'est-ce qu'il y a de plus familier pour le physicien que le phénomène de l'aimantation ? Thalès l'avait déjà observé. On l'avait incorporé avec Maxwell à l'ensemble de l'électro-magnétisme. Et voici que récemment la notion d'aimantation se dépouille de son vieil air de simplicité. Le phénomène se complique ou plutôt s'obscurcit ; on y introduit l'idée de « moment magnétique de l'électron », de *spin,* suivant le terme anglais universellement reçu, et l'on constate que le *spin* est une notion aussi fondamentale que la charge et qu'elle s'étend à la chimie comme à la physique.

On vient de parler de l'*électron.* Cela nous conduit à la notion actuelle de l'atome. Essayez de comparer l'atome simpliste du XIXe siècle à l'atome de Bohr (1913), c'est déjà un abîme de différences. Mais essayez de comparer l'atome de Bohr, qui n'a pas 20 ans d'existence scientifique, mais qui était bâti sur la mécanique classique, aux conceptions actuelles, que nous essaierons de résumer un peu plus loin, quel changement et quel passage formidable du clair au mystérieux ! Et pourtant le problème de l'atome c'est tout le problème de la matière, cette réalité « immédiate » que l'on a tant de fois opposée à l'esprit !

En somme, « l'Univers-Galerie des machines est démodé. Le *mécanisme,* étalon-or de l'âge antérieur, n'est plus aujourd'hui qu'une monnaie dépréciée... Aujourd'hui le monde est un système d'ondes, matérielles et lumineuses, gouvernant la distribution des corpuscules qu'on nomme *électrons* et *protons,* dans le premier cas, *photons* dans le second. Nous sommes loin de l'usine sans mystères d'il n'y a guère. »

Et voici la conclusion de M. Meyerson, parue dans la revue *Le Mois,* de juin 1931, sous ce titre « Le Physicien et le Réel, » et qui est citée ici par M. George :

« Le savant actuel ne peut indiquer l'*essence* du réel. C'est même ce qui distingue son attitude de celle de son prédécesseur matérialiste et, plus encore, de celle du physicien médiéval. Il n'affirme plus atteindre l'être du réel, lequel lui apparaît, tout au contraire, comme enveloppé d'un mystère profond. Ce mystère, il croit évidemment devoir le pénétrer le plus que le permettent les moyens dont il dispose, mais il n'est pas assuré de pouvoir le pénétrer totalement. Il nourrit plutôt la conviction que le réel n'est pas entièrement constitué selon les catégories de l'intelligence humaine, qu'il y a bien entre la nature et celle-ci un accord, — sans quoi, toute science, et même toute prévision, donc toute vie, seraient impossibles, — mais que cet accord n'est que partiel, qu'il y a aussi du désaccord. Il a ainsi le sentiment de se trouver devant une énigme à la fois admirable et troublante. *Il la contemple avec un respect presque craintif et qui, peut-être, n'est point sans présenter quelque analogie avec celui que le croyant éprouve en face des mystères de sa foi.* »

Relisez, je vous prie, cette dernière phrase. Elle est d'une importance capitale : elle vous fera toucher du doigt le changement prodigieux qui s'est accompli en vingt ans dans les rapports entre la science et la foi. Car ce n'était pas tant entre la science comme répertoire de faits et de lois et la foi, qu'il y avait une opposition au moins apparente. C'était bien plutôt entre l'*esprit scientifique* et l'*esprit religieux.*

Il y a vingt ans, l'esprit scientifique était fait d'assurance, d'orgueil de domination, de certitude paisible dans la possession de la clef des choses et de leurs mystères. Aujourd'hui, il est devenu tremblant, timide, respectueux ; il s'aperçoit que le Livre de la Nature contient plus de pages fermées que de pages ouvertes, plus de caractères et de hiéroglyphes inconnus et illisibles que de mots déchiffrables. Il touche du front le mystère de la Création, ce qui le prépare à adorer la souveraineté majestueuse et insondable du Créateur. Entre l'esprit scientifique d'aujourd'hui et l'esprit religieux les affinités psychologiques l'emportent nettement sur les oppositions. Seul l'*esprit primaire* demeure « indécrottable, » mais l'esprit primaire n'est autre chose que l'*obscurantisme,* tant reproché jadis à l'esprit religieux.

Meyerson nous a dit tout à l'heure que le savant

d'aujourd'hui croit à un accord *partiel* entre son intelligence et la Nature. Il ne croit plus à un accord *absolu*. La notion de *loi* naturelle a complètement changé depuis quelques années. Le domaine d'application des lois nous paraît actuellement limité. « La croyance à leur valeur d'application universelle semble aujourd'hui naïve. Nous savons que le principe de Carnot échoue à l'échelle moléculaire, où le mouvement brownien y échappe. Nous savons que la triomphante mécanique classique, celle de Newton (à qui justement l'on devait cette confiance, éperdue, illimitée, dans la rigueur et l'universalité de la loi naturelle), reste au seuil de l'atome, et tombe, inapplicable, s'il s'agit des mouvements intraatomiques. »

Nous disions, il n'y a qu'un instant, que l'atome de Bohr, qui date de 1913, est aujourd'hui une théorie dépassée : nous y reviendrons plus bas. Mais notons dès à présent que cette théorie est dépassée précisément parce qu'on s'est aperçu que les lois connues à l'échelle de l'observation humaine ordinaire, ne s'appliquent plus à l'échelle de l'infiniment petit ou de l'indéfiniment grand ! C'est ce que Jean Perrin a voulu exprimer en disant : « Toute notion finit par perdre son utilité, sa signification même, quand on s'écarte indéfiniment des circonstances expérimentales où elle a été formée. »

Là encore, nous voilà loin de l'idéal simpliste qui paraissait tout naturel à nos devanciers, qui paraît tout naturel encore aux personnes peu au courant de l'allure actuelle de la science, dans ses derniers pas... Nous avions, d'abord, exploré le monde à notre échelle, nous avions trouvé des solutions moyennes, — que nous avons appelées *lois de la nature,* — qui nous donnaient une certaine apparence. Puis, nous nous sommes attaqués aux problèmes stellaires et aux problèmes corpusculaires, — à l'infiniment grand et à l'infiniment petit, — et voilà la caractéristique vraie de la pensée scientifique d'aujourd'hui... Il nous faut tout réviser. Nous entrons dans un âge de révolution profonde, dans l'ère des *Quanta,* où le mécanisme classique est détrôné, où la précision croissante de la science exige une approximation moins grossière. La raison est partout la même, mais elle se heurte à des irrationnels de plus en plus forts, à mesure qu'elle s'éloigne de son champ habituel d'exploration. Ne saisissons-nous pas mieux, désormais, l'impossibilité de tout recouvrir d'une même formule, et de clairement démontrer ce qui s'éloigne de notre horizon « moyen » ?

Autrement dit, le savant de nos jours est un homme qui est enfin sorti de son village et qui s'aperçoit que l'univers est plus vaste et plus varié qu'il ne croyait !

« Selon les idées modernes, le monde est sans borne, illimité, mais non pas infini. Et la dernière hypothèse proposée, celle d'un mathématicien belge, l'abbé Lemaître, qui a rallié les suffrages d'Einstein et de Sitter, — l'hypothèse de l'*Univers en expansion,* — veut que cet univers fini aille en se dilatant au cours du temps. Nous en serions, cette fois, selon la densité généralement admise, à 20 milliards d'années-lumière, pour le présent rayon de courbure de l'espace ! »

Notez que cette hypothèse est inconciliable avec l'idée de l'éternité du monde et exige par conséquent la création. D'autre part, cette création paraît de plus en plus exigée aussi par le fait de la vie. L'exploration prodigieuse du ciel, qui en a tant reculé les limites, a restreint plutôt la possibilité de la vie, à moins d'admettre que les lois de notre biologie ne sont valables que pour notre Terre. Il serait donc impossible que la vie nous soit venue d'ailleurs, surtout si l'on songe à l'immensité des cieux, vide, glacée, au voisinage du 0° absolu, vers 269 degrés au-dessous de notre 0°. « Comme nous sommes loin de cette *Pluralité des mondes habités* qui devenait si facile dans le petit livre galant, assez vide et bien primitif, de Fontenelle ! »

Mais si la Terre est une rareté dans l'espace incommensurable, si la vie n'existe peut-être que là, il faut recourir à la religion pour lui donner une cause, un sens, une raison d'être, une grandeur. Si petits physiquement, nous sommes si grands par l'âme !

Concluons avec M. George : « Le moment semble singulièrement propice à faire entendre qu'il n'y a pas deux humanités séparées, *homo sapiens* d'un côté, *homo mysticus* de l'autre... Il apparaît donc que la religion ne devrait plus entraîner cette déchéance mentale, cette *deminutio capitis,* qu'elle portait avec soi selon certaines gens. »

Lorsque le *Figaro* fit, en 1926, une enquête parmi les savants sur le *Sentiment religieux et la Science,* l'une des réponses les plus remarquables fut celle de M. Pierre Termier. En voici les parties essentielles :

« En fait, beaucoup de savants et non des moindres, ne sortent jamais, ne veulent pas sortir de ce domaine des phénomènes naturels... Mais il est une deuxième catégorie de savants, dans laquelle je désire que l'on me range et qui se caractérise ainsi : ils regardent comme factice, conventionnelle, et dès lors franchissable, la limite qui sépare du domaine philosophique le domaine particulier de n'importe quelle science, même d'une science ayant pour objet les phénomènes naturels. Ils ne se contentent point d'être des savants, ils s'efforcent d'être des philosophes ; ils tiennent que la philosophie est la science suprême et que, si elle est *distincte* des sciences particulières, distincte par son objet et par sa méthode, elle n'en est pas profondément *séparée.* Ils pensent que les conclusions des sciences particulières doivent être interprétées et fécondées par elle ; ils ont le souci, non seulement des phénomènes et des lois, mais encore des causes et des origines, qui pour eux ne sont pas *nécessairement* inconnaissables. ...La science qui est à leurs yeux nécessairement bornée, évocatrice de mystères, bien plus qu'explicatrice, la science leur semble inviter l'homme à franchir ses limites, lui fait peu à peu une âme métaphysicienne et dispose son esprit à recevoir les preuves de l'existence de Dieu. »

En résumé, la science et la foi sont deux faces complémentaires d'une même vérité éternelle. Elles n'épuisent pas, du reste, les aspects de cette Vérité infinie, car la vie future garde pour nous de nombreux mystères. Elles sont adaptées à notre humble vie présente La science a pour but de nous guider à travers le monde matériel ; elle borne sa mission à la vie présente ; elle satisfait aux légitimes curiosités de notre esprit et subvient, vaille que vaille, aux besoins de notre corps. Il reste à la religion le vaste champ de l'âme et le formidable problème du bonheur éternel. Les savants sont les premiers à reconnaître que le domaine de la morale est hors de leurs atteintes. Ils ne font plus parler la science comme faisait Renan, il y a un demi siècle. Ils ont rabattu sur les ambitions qu'il nourrissait pour elle. « Hier encore, Henri Poincaré, dans ses dernières paroles publiques, disait : « La science ne peut suffire, parce qu'elle ne voit qu'une partie de l'homme, ou, si vous le préférez, elle voit tout, mais elle voit tout du même biais ». Aujourd'hui, M. Langevin déplore que les mœurs soient si fort en retard sur les sciences et que le progrès, ici, soit contemporain d'une telle sauvagerie, là. *Point névralgique* des temps modernes ! Ces grands sorciers que sont les savants domptent en partie seulement la Nature, et fort peu les hommes : ils ne sont jamais qu'apprentis sorciers et le flot montant, comme dans la ballade de Gœthe, risque toujours de tout submerger. « Oratoire et laboratoire, — pour reprendre les mots du professeur J. Grasset, — sont distincts et gagnent à le rester, *mais ils sont adossés l'un à l'autre comme deux monuments alliés, s'étayant mutuellement et se complétant pour accroître le plus possible le bonheur et la consolation de l'homme.* » (De Grandmaison).

III

Il est un point, dans ce qui précède, qui mérite d'être tiré un peu plus au clair : c'est ce que nous avons dit de l'échec total du mécanisme déterministe, au niveau de la gravitation atomique, c'est-à-dire dans l'infiniment petit. Ce sont les découvertes faites à ce sujet qui ont fait entrer la physique dans une ère toute nouvelle. On a prononcé à ce sujet le gros mot de « Révolution » et il n'est pas trop fort. Nous ne pouvons mieux faire, pour nous documenter sur ce point délicat, que de nous adresser à l'un de ceux qui ont le plus contribué à mettre en évidence les phénomènes qui se sont montrés décidément rebelles à la mécanique classique et qui ont abouti à une conception entièrement neuve de la science, je veux dire le prince Louis de Broglie, prix Nobel de la Physique en 1929. Cet admirable et modeste savant a justement publié, dans le *Correspondant* du 10 juin 1931, une belle étude de vulgarisation, intitulée : *La Crise du Déterminisme dans la Physique actuelle.* Quelques brèves indications tirées de ce clair et solide exposé seront tout à fait à leur place ici.

Louis de Broglie part de la conception déterministe de la science, telle qu'elle avait été formulée, dans les termes cités ci-dessus par Laplace. « Dans la pratique, dit-il, la croyance au déterminisme a rendu un grand service aux savants, en les préservant de la paresse. » Le savant croit que tous les phénomènes sont liés par des lois formulables en termes mathématiques. Cette foi le pousse à la recherche. Et comme sa foi « contient certainement une part de vérité », il trouve effectivement des lois utiles et commodes, qui permettent la prévision et par suite l'utilisation des actions naturelles. « Néanmoins, l'idée de déterminisme rigoureux et universel ne va pas sans soulever bien des objections. *Laisse-t-elle en particulier sa place légitime à cette activité orientée vers des buts qui se manifeste dans la matière vivante? Fait-elle à l'esprit et à ses manifestations sa part dans l'ensemble du monde réel?* »

Ce sont là de très grosses questions qu'il serait trop long d'approfondir. Il n'est question ici ni de Biologie, ni de Psychologie, domaines propres de l'indéterminisme. Louis de Broglie entend ne parler que de la Physique, regardée jusqu'à ces dernières années comme le domaine incontesté du déterminisme le plus rigide et le plus absolu. Or, « les théories les plus récentes que les physiciens ont dû adopter, presque contre leur gré, pour expliquer les faits expérimentaux, tendent non pas à renoncer entièrement au déterminisme en Physique (j'ai déjà dit que l'existence même d'une science physique ne le permettrait pas), mais à ne plus le regarder comme rigoureux et universel, à lui imposer des limites. »

La science moderne a commencé à entrer dans la voie des explications du monde physique, le jour où elle s'est avisée de supposer tous les corps composés d'atomes ou « corpuscules » primordiaux. Son idéal eût été de pouvoir déterminer tous les mouvements ou changements de l'univers par la seule connaissance de la position et de la vitesse des éléments du monde. C'est cet idéal que nous avons vu formulé par Laplace, qui ne faisait en somme que préciser une pensée de Descartes.

Au cours du siècle dernier, les chimistes admettaient que tous les corps dérivent par combinaison d'un certain nombre de « corps simples ». Chaque corps simple, selon eux, était formé d'atomes identiques, et comme ils distinguaient 92 sortes de corps simples, ils devaient logiquement admettre 92 espèces d'atomes différents. C'était assez déconcertant. La découverte expérimentale de la *constitution granulaire de l'électricité* est venue simplifier les choses. L'expérience a prouvé, en effet, que l'électricité négative est formée de corpuscules tous identiques, de masse et de charge électrique extrêmement faible, que l'on a appelés les *électrons*. On a passé de là à la constitution granulaire de l'électricité positive, et l'on a donné le nom de *protons* aux corpuscules élémentaires de cette sorte d'électricité. Les physiciens se sont aperçus alors que les *atomes*,

tenus jusque-là pour simples et indivisibles, étaient au contraire des édifices compliqués formés d'électrons et de protons. Et s'il existe 92 sortes d'atomes, c'est tout simplement parce qu'il y a pour les électrons et les protons 92 manières actuellement connues de se grouper en édifices ou constructions relativement stables. Un grand pas était fait vers une théorie corpusculaire de la matière. On touchait presque au but visé : les combinaisons des électrons et des protons suffisaient à tout expliquer. Il n'y avait donc plus qu'à étudier les règles de la mécanique atomique, pour dévoiler le secret de la matière. Comme le dit ici le prince de Broglie, « si on parvenait à trouver des lois rigoureuses régissant les mouvements de ces corpuscules (électrons et protons), on aurait ainsi à la fois rempli le programme cartésien de la description du monde physique par figures et par mouvements, et satisfait aux exigences de la doctrine du déterminisme universel. Les physiciens paraissaient donc bien près d'atteindre un idéal longtemps poursuivi ».

Leur premier mouvement fut tout naturellement de tenter d'appliquer dans le domaine atomique les lois connues et vérifiées de la mécanique classique, celle de Newton, qui cadrait si bien avec les révolutions des corps célestes et expliquait si aisément les relations des corps placés à notre échelle. Si cette mécanique trouvait moyen de s'introduire au sein de l'atome, on pouvait dire que l'hypothèse déterministe était définitivement démontrée. Il aurait suffi alors, suivant l'idée de Laplace, « de connaître exactement à un instant donné les positions et les vitesses de tous les corpuscules dont l'immense ensemble constitue le monde matériel, » pour pouvoir prédire « toute l'évolution future de ce monde matériel. » C'était là sans doute une entreprise chimérique, pratiquement, mais en théorie on pouvait la tenir pour réalisable, au moins pour une intelligence supérieure à la nôtre. Cette intelligence reflétée dans l'univers matériel nous serait apparue comme essentiellement mathématique et déterministe : Dieu se révélait AXIOME !

« Mais je dois ici, dit Louis de Broglie, insister sur un point : la détermination rigoureuse du mouvement d'un corpuscule repose essentiellement sur l'hypothèse, admise sans discussion dans la science classique, qu'il est possible de connaître, c'est-à-dire de mesurer, avec précision, à un même instant, à la fois la position du corpuscule et son état de mouvement défini par sa vitesse. »

« La doctrine déterministe triomphait dans les théories corpusculaires, il y a quelques années, mais depuis elle a éprouvé, elle aussi, que la Roche Tarpéienne est près du Capitole. L'application des lois et des conceptions de la mécanique classique aux éléments ultimes de la matière, après avoir fourni au début des résultats encourageants, s'est en effet révélée, en dernière analyse, comme impuissante à rendre compte de la réalité expérimentale. La raison de cet échec a été la découverte d'une classe de phénomènes nouveaux, *les phénomènes de quanta,* dont l'interprétation par le seul moyen des conceptions classiques est impossible. » L'étude de ces phénomènes nouveaux a contraint les physiciens à renoncer à tout expliquer par les seuls corpuscules électriques : *protons* et *électrons*. On a dû, après de longs tâtonnements, admettre « qu'il fallait associer à ces corpuscules des ondes dont la signification physique, que nous examinerons plus loin, est assez surprenante. D'autre part, pour formuler les lois expérimentales des phénomènes de quanta, il a fallu toujours faire intervenir une nouvelle constante universelle, complètement ignorée de la physique classique et appelée la *Constante de Planck,* du nom de l'illustre savant allemand qui, le premier, en a découvert l'importance. Cette constante, habituellement représentée dans les équations par la lettre h, n'est susceptible d'aucune interprétation dans le cadre des théories classiques fondées sur la mécanique de Newton. Sa signification a été depuis trente ans, et est encore dans une large mesure aujourd'hui, l'énigme de la Physique moderne : elle est restée la syllabe indéchiffrable du « mot croisé » de la Nature. »

Vous vous demanderez peut-être comment il a pu se faire que l'existence même de cette constante h ait pu rester si longtemps ignorée, et comment cette ignorance ne faussait pas tous les calculs de la physique courante ?

C'est tout simplement parce que cette constante n'a qu'une valeur extrêmement petite par rapport aux grandeurs qui interviennent usuellement dans les phénomènes à notre échelle. « C'est la raison pour laquelle son existence ne s'est imposée à notre attention que quand nous avons su étudier la structure de la matière, c'est-à-dire les phénomènes de l'échelle atomique ou subatomique. » Vous comprenez maintenant pourquoi M. George nous disait tout à l'heure que les lois de la nature ne sont plus considérées comme universelles ni parfaitement rigoureuses, mais comme des approximations suffisantes « à notre échelle. »

Revenons maintenant à la théorie récente de la matière. On vient de dire qu'aux protons et électrons il a fallu associer les *ondes*. Qu'est-ce que c'est que cela ? « On peut se faire une représentation d'une *onde simple* en imaginant une série de vagues qui se suivent à intervalles réguliers : la distance entre deux crêtes consécutives est appelée la *longueur d'onde,* et la hauteur de la crête est appelée l'*amplitude*. La longueur d'onde et l'amplitude sont les deux grandeurs qui définissent l'onde simple. Une telle onde simple est souvent nommée, d'un mot emprunté au langage de l'optique, une *onde monochromatique.* » Mais on peut imaginer la superposition d'ondes monochromatiques donnant naissance à des types d'ondes plus complexes, définies par les longueurs et amplitudes des ondes composantes, ou, comme on dit encore, par « la décomposition spectrale » de l'onde.